

« La Nef des sorcières »

Lorraine Camerlain

Numéro 16 (3), 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1980). Compte rendu de [« La Nef des sorcières »]. *Jeu*, (16), 216–217.

«la nef des sorcières»

Textes de Luce Guilbeault, Marthe Blackburn, France Théoret, Odette Gagnon, Marie-Claire Blais, Pol Pelletier et Nicole Brossard. Montréal, Quinze, 1976, 80 p.

La Nef des sorcières, produite et publiée en 1976, est une oeuvre foncièrement individuelle et collective. Sept femmes se présentent successivement; différentes et semblables. Chacune a son histoire, sa façon de la vivre et de la dire au monde (féminin surtout). Du théâtre? Oui et non. Si ma mémoire est bonne, *la Nef...*, ce fut le début de notre «théâtre de femmes». Il fallait un bon élan, et sept femmes/sorcières l'ont donné. Mais, au plan formel, la juxtaposition de monologues me paraît discutable. Le statisme à outrance est difficilement réalisable au théâtre. Son efficacité serait-elle dans le fait d'atteindre, sur scène, l'envoûtement que suscite, à la lecture, une parole neuve, sincère, viscérale? Certes, on parle beaucoup. Trop peut-être, mais on n'avait pas le choix. La forme a été choisie, soupesée: «L'isolement provisoire et stratégique du monologue permet à la fois de ne pas tout égaliser et de ne pas tout réduire.» (p. 13) Le texte et le contexte exigeaient le monologue. La parole de *la Nef...* aussi: «Ne me parle pas de dialogue. Je ne suis pas prête, Tu vas me faire mentir encore.» (p. 28) Et l'heure n'est plus au mensonge.

L'actrice en folie (Luce Guilbeault) a un blanc de mémoire qui l'ouvre à elle-même. C'est son texte personnel, intérieur, celui qui n'est pas appris par coeur, qui surgit, délirant. La ménopausée (Marthe Blackburn), privée désormais, à cinquante-cinq ans, de son sang, mais maîtresse enfin de sa parole, refuse énergiquement les limites «insti-

tutionnalisées» (par l'Église, la médecine, etc.) de sa condition de femme. «L'ÂGE CRITIQUE! Peuh! Quelle blague, quelle redite! Vous m'avez dit ça dans mon adolescence, l'âge critique. Vous m'avez dit ça dans mon enfance...» (p. 24). Elle est femme, entièrement, et elle le restera, sans compromis. Le texte est magnifique, vibrant, vivant, à son image.

La vie de l'ouvrière (France Théoret), c'est une *job* d'opératrice chez Marinette Dress, des souvenirs, des réflexions. Des idéaux aussi. La fille (Odette Gagnon), elle, dénonce un jeu de séduction accaparant qui empêche la fille/femme/putain (entre la fille et la putain, la marge se rétrécit) de s'apprendre, de s'apprécier, voire même de se posséder elle-même.

La lesbienne a ici deux visages: Marcelle (Marie-Claire Blais) et Marcelle II (Pol Pelletier). En douceur, en amitié, par la révolte et la passion, l'interdit est



ici transgressé. Le texte de Pol Pelletier est vibrant de révolte, de haine, d'amour et de sensualité: «une merveilleuse gifle (...) à la tête de notre monde pourri». (p. 70)

Pour conclure, c'est le miroir, l'intériorité extériorisée. L'écrivain (Nicole Brosard) est un personnage qui se réalise au sens propre du terme. C'est l'accouchement, la naissance du texte, au féminin.

«Petites contractions. Détente. Petites contractions. J'ai la langue sèche. Fait chaud. Je suis humide. Ça coule. Poussez. Poussez. Respirez bien. Détends-toi. Fait chaud. Encore. Jouis. Jouis. Poussez. Poussez. C'est une fille. (...) C'est encombré. Les pages se décollent. Les mots affluent autour du clitoris.» (p. 78)

Chaque femme/écrivain/personnage (les trois facettes indissociables des sorcières), mûrie par un cheminement qui a déjà eu lieu hors-scène (expérience personnelle, vie privée...), participe à une parole collective de femmes par l'élaboration, sur scène, de la sienne propre, intime. *La Nef...*, c'est le regroupement, le passage conscient et volontaire du privé au public, de l'intime au collectif. Le théâtre des femmes rejoint ici la réalité des femmes. La scène, au moment de *la Nef...*, en 1976, c'est le lieu d'une première parole nécessaire. L'action et le théâtre véritable des femmes restent à venir.

Iorraine Camerlain

«les fées ont soif»

Texte de Denise Boucher, précédé et suivi d'un dossier de presse sur la censure exercée sur la pièce par le Conseil des Arts de la région métropolitaine. Montréal, les éditions Intermède, 1978, 157 p.

«Si on déboulonnait un peu nos statues...»
«Où est-ce qu'elle est ma peau pour que je sois bien dedans!»¹

La parole était dite, elle engendra l'action. Les sorcières devinrent fées, toutes assoiffées de gestes d'elles. Les premières avaient choisi la scène pour parler; les fées, elles, tentèrent de rendre le geste et l'action théâtraux. Dans *les Fées ont soif*, le carcan psychologique et physique des femmes est représenté. Une immense statue de la

1. Guilbeault, Luce, et al, *la Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 25 et 27.

